

JEAN SULIVAN

# MIROIR BRISÉ

*nrf*

GALLIMARD











© *Éditions Gallimard, 1969.*

Extrait de la publication

*Aux lecteurs qui m'ont  
écrit depuis cinq années  
et qui font mes livres avec  
moi.*

*Parce que lire c'est faire  
avec, épouser l'intention  
originelle en ce lieu des  
profondeurs où tout est  
commun à tous.*

*Pour les remercier  
d'avoir contribué à ma li-  
berté.*





*La mémoire des faits  
est un boulet pesant à  
l'usage de ceux que le  
temps submerge.*

**Abellio.**



A l'extrémité de la rue centrale de Zagora, sur la droite, un panneau : *Tombouctou, 52 jours*. De petits chameaux sont peints en bleu. Plus rien entre le désert et nous. La réverbération du papier blanc.

Nous autres ce sont les questions éternelles qui nous meuvent, comme dit Dmitri Karamazov. La fin ultime nous tient. Toujours à ressasser la vanité et la fragilité du bonheur. Nous portons une armure de diamant.

Un traumatisme de l'enfance? Pourquoi pas? Toute naissance est blessure inguérissable. Ma mère avait un tel besoin de croire par-delà ses petites peurs! Moi, je ne suis pas si brave, je me distrais en route, j'exploite littérairement le regard *sub specie aeternitatis*, l'attente infinie. Coller à la nature, est-ce la santé?

J'aimerais quelque temps me mettre dans la peau de quelqu'un qui ne songe jamais à la fin ultime. Comment est-ce à l'intérieur? Comment tiennent debout ces animaux-là?

## RÊVE

Une soucoupe volante se pose parmi les pins dans la Sierra de Gredos, près de la mer de Madrid. Deux hommes noirs m'invitent à visiter. Je puis les accompagner si je veux. Évidemment il n'est pas certain qu'ils puissent revenir avant cent ans si jamais ils repassent. Je dis : Il y a longtemps que je serai mort et vous de même. Ils se mettent à rire.

— Tu viens à peine de naître, pauvre cloche, chez nous on vit cinq cents, mille...

— Est-ce que je puis écrire une lettre pour qu'on ne me recherche pas?

— Écris.

J'écris. J'éprouve une telle joie que je me réveille. C'est bizarre. La pensée de la vie éternelle ne m'a jamais fait un tel choc. L'étonnant avec elle c'est qu'y croyant on n'y croit pas. Évidemment tout le monde s'y jetterait. J'imagine la lettre. Par exemple : Adios,

je pars pour une autre galaxie, continuez à vous amuser à entasser, à stocker vos bombes atomiques, à vous laisser crever de faim, abrutis, à vous entre-tuer. Je repasse dans cent ans.

#### PALMYRE

En plein désert, livrée au vent de sables, aux lézards, à elle-même, à finir de mourir. Une jeune Arabe immobile sur son âne joue de la flûte pour personne parmi les murs ocre. La Syrie pue le pétrole, les chiens crevés. Sur les routes du désert les moutons transhument, empilés dans des camions, vers l'eau, l'herbe, les Arabes transhument vers le Liban, empilés dans des cars, vers l'eau, le pain. La honte vous submerge. Des files d'hommes et de bêtes à pied le long des routes de la faim. Nul ne se jette sur nous pour nous arracher les montres, caméras, portefeuilles, vêtements. Tournent les oiseaux de proie au-dessus du troupeau dans l'attente d'un cadavre.

Dans l'avion au départ de Beyrouth. Un gros pacha de Libanais à droite, qui suce des bonbons. Au décollage il a fait son signe de croix. Il va à New York pour affaires. A gauche une Libanaise fait aussi son signe de croix à chaque fois que l'avion décolle ou se pose. Elle va à Rio... Si Dieu le permet, dit-elle. Son mari lui a toujours répété qu'il ne monterait jamais dans un avion même si on lui en donnait un. Il a tout fait pour la retenir. Elle voyage vers sa mère à Rio, si Dieu le per-

met. Elle est au Brésil depuis quarante ans, sa mère. Non jamais elle n'a pu revenir, elle ne gagne pas assez. Entre-temps sa fille s'est mariée : elle a un fils qui veut faire sa médecine à Beyrouth.

— Croyez-vous que je pourrais la reconnaître à Rio, si jamais j'y arrive, ma mère? Elle tiendra son chapelet à la main. Mais supposez que plusieurs femmes disent leur chapelet à l'aéroport de Rio.

Derrière moi, un vieil homme commente un voyage d'anciens combattants auquel il a été invité. Ce doit être une guerre très ancienne. — On s'est battu à Damas, par là, ou bien... les Turcs, dit-il, ce devait être les Turcs, je crois bien.

Quelle merveille! Il ne sait plus contre qui il s'est battu. Il est entré dans la vérité des choses, l'inimportance de l'Histoire et des batailles... Les villes, on ne reconnaît plus les villes. Le désert n'a pas changé, dit-il, j'ai reconnu le désert.

#### ENGADINE

Cette année-là il y a l'Engadine, la convalescence d'une maladie de passion. Sac au dos sur les pentes de la Bernina. Nietzsche se parle en moi. L'Engadine, sa vallée à mille huit cents mètres couverte de fleurs, les trois lacs méditerranéens sous les pentes nues et glaciaires de la Bernina, l'invitation à vivre dans le renoncement et la joie. « Vivre, cela veut dire rejeter loin de soi ce qui tend à mourir. » J'allai environné de solitude, je m'enivrai de ma sainteté.

*Ici j'étais assis à attendre  
Attendre, mais à n'attendre rien,  
Par-delà le bien et le mal, à savourer tantôt  
La lumière, tantôt l'ombre,  
N'étant moi-même tout entier que jeu,  
Que lac, que midi, que temps sans but.  
Lorsque soudain, amie, un se fit deux  
Et Zarathoustra passa près de moi.*

En ce temps je voyageais sans un. Je dus ma chance à un raminagrobis d'Amsterdam qui aimait les prêtres et pelait la Bible comme un oignon, la larme à l'œil. Il était du côté de l'honnêteté, de la police, de Dante et de Corneille, toujours à jaspiner pour se fournir la preuve de sa vigueur mentale : plus c'était confus, plus il s'acharnait pour voir si tout à coup ça n'allait pas illuminer. Qu'importe! Voulant fortifier le courage et platoniser la cervelle de son fils il m'engagea pour des leçons de montagne et de philosophie. Ainsi, introduit au Waldhaus de Sils-Maria, j'entre parmi les riches, les salles de bain luxueuses, les larbins galonnés. Au Waldhaus je cherche Nietzsche. Le grand-père du directeur de l'hôtel l'a connu... Il exige toujours le même repas servi dans sa chambre : un bifteck et des frites. Une dame snob, ayant soudoyé un domestique pour qu'il laissât la porte entrouverte afin qu'un instant, tandis qu'il disposait la table, elle put voir le prophète, celui-ci fait sa valise et quitte l'hôtel. Chaque après-midi il se dirige vers le rocher à l'extrémité du lac de Silvaplana. Un serviteur le suit à vingt mètres afin que la méditation ne soit point empêchée par le bruit des pas.



Nietzsche, assis, adossé au rocher rassemble dans un seul regard la douceur du lac, les escarpements glaciaires, écrit. Le serviteur se tient de l'autre côté du rocher face à Sils, invisible, prêt à bondir au premier appel pour les plumes, le papier. Ainsi naît Zarathoustra.

« Qui que tu sois, étranger bien-aimé que je rencontre pour la première fois : perçois cette heure joyeuse et le silence au-dessus et autour de nous et laisse-moi te parler d'une pensée qui s'est levée avant moi, telle une étoile, et qui désirerait répandre vers en bas sa lueur sur toi et sur chacun, ainsi que fait la lumière. »

Jamais eu l'idée d'aller vers le nord. « Je n'ai pas assez de force pour le Nord : là règnent des âmes balourdes et artificielles qui travaillent aussi assidument aux mesures de la prudence que le castor à sa construction. » Autour de quarante ans je suis né à la lumière, à la jeunesse de l'Écriture en Engadine, à Gaëta, Sorrente, en Sicile comme à Taroudant, Tafraout, Zagora... *Tombouctou 52 jours de chameau...* Plus tard au bord du fleuve Kavéry. J'ai commencé ma vie par être vieux, dans la croyance acquise que Dieu avait béatifié pour toujours le noir, la peine et la mort. Je marche vers la naissance.

#### ALGER

*Death is here and death is there. La mort est ici, la mort est là. La mort est active partout. Alentour, au-*

*dedans, au-dessous...* Mais en Alger, ces jours-là, c'est une vérité immédiate. Les coups de feu viennent de partout. Quelqu'un marche devant vous et tombe en tournant légèrement sur lui-même comme un arbre, les bras, les jambes, se recroquevillent. Cependant une image a tout recouvert. Dans un tramway, ces longs wagons clos d'Alger, les gens sont silencieux, figés. Un jeune aveugle, canne blanche, monte, traverse ce silence, s'assied. Soudain sa main droite s'agite, le visage devient convulsif, il crie non, non, se débat, lutte dans sa nuit. Quelle menace a-t-il perçue? Le tramway s'arrête, on fait descendre l'aveugle. Il s'éloigne sur le trottoir. Je me précipite à sa suite, je veux savoir quelle est sa peur, l'apaiser. Le bruit des pas l'affole, il se met à courir dans la rue déserte.

#### PRESQUE PRÉFACE

*Si tant de lecteurs ne m'avaient écrit je n'aurais pas eu le front de jeter ce livre à la consommation. J'écris pour eux une réponse collective. Je vous parle, amis, tantôt apprêté, masqué de littérature, tantôt à visage découvert. A chacun de s'y reconnaître. On a sa pudeur. Je suis mes chemins, sachant d'expérience que mes routes en croisent d'autres. Ce qui est imaginaire est plus réel qu'on ne saurait croire. Ce qui est vécu est plus imaginaire qu'il ne paraît. Ce qui est impersonnel trahit davantage.*

*Voici ce livre en marche, à peine mien, celui de mes amis, délibérément achronique, pot-pourri, puzzle, fourre-tout : peut-être moins qu'il ne semble. S'il est vrai qu'au-*

*jourd'hui l'écrivain écrit pour les lecteurs professionnels qui sont des écrivains, pour les critiques qui sont des écrivains blessés, l'auteur ne s'est pas regardé dans ces miroirs de la culture et de la publicité. On ne trouvera pas ici une unité de ton qui n'a pas été recherchée. Regards, réflexions issues d'un regard, rencontres, nouvelles, sermons, romans-express, rapides essais, portraits de l'amitié surtout... Des visages émergent, disparaissent. On espère seulement, sans l'avoir cherché, qu'un lien intérieur rassemble. On est multiple, on suit sa nature ambiguë, on tâtonne vers l'unité.*

#### POUR UN MONASTÈRE

Soif d'arbres tous ces jours de ciel bas et gris que pompent les antennes des toits. Voir de l'herbe! Où aller pour être seul avec les restes d'enfance, l'eau, les arbres, les bêtes souples, et pourtant non isolé?

Rêver d'un monastère près de Paris. On doit pouvoir y accéder par le train afin que l'aller et retour puissent être pacifiques. Chrétiens, athées, agnostiques en sont les moines intermittents et libres, des anti-moines, reliés par une même attente, non des copains, ni des frères, mais indifférents d'une indifférence active, comme ces inconnus que l'on croise en de lointains voyages : on échange des paroles à jamais gravées. Retenir les questions, anecdotes, tout le frotti-frotta mondain : rester en altitude. L'un est anarchiste, l'autre a une philosophie patronale, n'importe quoi, ou curé, ou ex, ou jeune, vieux, on se rencontre hors du temps

et de l'espace. Des hommes qui décrocheraient pour un jour, huit, le week-end. Ni téléphone, télé, radio, presse. Régime frugal à cause du foie et de la liberté qui commence par le foie. Les uns dorment ou consentent à l'ennui, d'autres prient ou conversent parmi les arbres. Viendraient peut-être ceux qui ont compris que l'hygiène physique et mentale est plus importante que quoi? La morale par exemple. Parce qu'elle est la vraie morale. A la recherche d'une distance intérieure c'est-à-dire de l'humour. De petits blessés de la vie, névrosés légers qui n'ont pas encore leur place dans un hosto, désireux d'avoir le désir d'une paix armée. Quelques gourous seraient disponibles à la conversation, pour instruire, sans savoir qu'ils instruisent, du défaut des choses et des fins ultimes : des hommes qui ont atteint *l'immobilité du moyeu de la roue* sans s'imaginer qu'ils ont trouvé la pie au nid.

Je le connais ce gourou, l'ange dont parle Alain : *C'est le messenger, l'attendu, le bienvenu. L'ange n'est point vieux, l'ange n'est pas savant. Simplement il vient annoncer des temps nouveaux. L'ange ne juge point, l'ange ne pardonne point; il donne avec bonheur. Ce qu'il apporte ce n'est point une preuve, c'est une nouvelle. « Ce n'est pas ainsi, dit-il, aussi simplement que s'il rajustait votre chevelure. Vous n'êtes pas damné, vous n'êtes pas triste, vous n'êtes pas inutile, vous n'êtes pas sans courage. Je vous le dis parce que je le sais et vous, vous êtes mal informé. »* L'ange ne discute pas.

Toute la question est de savoir si les sociétés modernes peuvent encore sécréter des antitoxines. Un jour des



JEAN SULIVAN

Miroir brisé

Romans-express, nouvelles, rencontres, portraits de l'amitié, réflexions hors du temps ou d'actualité, on trouvera tout cela dans cet ouvrage de Sullivan, *Miroir brisé*. L'auteur s'accorde ici une liberté totale. Le lyrisme et l'ironie, la tendresse et la férocité, la destruction et l'adoration s'entrecroisent comme la légèreté, le sérieux, et le faux sérieux...

« Si tant de lecteurs ne m'avaient écrit, note-t-il dans *Miroir brisé*, je n'aurais pas eu le front de jeter ce livre à la consommation. J'écris pour eux une réponse collective. Je vous parle, amis, tantôt apprêté, masqué de littérature, tantôt à visage découvert. À chacun de s'y reconnaître. On a sa pudeur. Je suis mes chemins sachant d'expérience qu'ils en croisent d'autres. Ce qui est imaginaire est plus réel qu'il ne paraît. Ce qui est vécu est plus imaginaire qu'on ne saurait croire. Ce qui est impersonnel trahit davantage... Je m' imagine mort. J'ai recueilli le dernier soupir du scribe. Je gratte les fonds de tiroirs pour me faire quatre sous. Je suis l'héritier spirituel. Je fais une œuvre *anthume*, du moins espérons. Je brûle les déchets. On n'est jamais si bien gratté que par soi-même... »

Ce texte de Jean Sullivan, en forme de journal non daté, projette une grande lumière sur ses ouvrages précédents et peut servir d'introduction à ceux qui les ignorent.



9 782070 273898



69-X A 27389 ISBN 2-07-027389-X

Extrait de la publication